

ROGER MARTIN DU GARD

Correspondance générale

VII

1937-1939

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR PIERRÉ BARDEL
ET MAURICE RIEUNEAU

nrf

GALLIMARD

AVERTISSEMENT

Le lecteur trouvera dans ce volume, le septième de la *Correspondance générale*, quatre cent quatre-vingt-quinze lettres adressées par Roger Martin du Gard, de 1937 à 1939, à quatre-vingt-quatorze correspondants.

Nous remercions tous ceux, destinataires ou membres de leurs familles, qui nous ont permis de rassembler ces textes, et tout particulièrement ceux qui ont bien voulu nous apporter à leur sujet des informations précieuses.

Ce volume, comme le précédent, doit beaucoup à notre ami Jean-Claude Airal, qui a rassemblé un grand nombre des lettres qui y sont publiées, et à Pierrette Bardel, dont la collaboration attentive nous a été précieuse. À tous deux nous tenons à dire ici notre reconnaissance.

Celle-ci va également à ceux et celles qui nous ont apporté le concours de leur érudition dans les domaines les plus variés, et notamment à Annie Angremy, Pierre Citron, André Daspre, Jean-Paul Gaschignard, Henri Jourdan, Philippe Loisel, Claude Martin, Nicole Racine-Furlaud, Brigitte Sgard, Claude Sicard, Jean-Pierre Vanden Eeckhoudt; ainsi qu'à Florence Callu et François Chapon, qui ont grandement facilité nos recherches dans les bibliothèques dont ils ont la charge.

Nous exprimons encore notre gratitude à ceux dont la confiance et les encouragements nous ont aidés à mener à bien ce travail : Daniel de Coppet, Anne-Véronique de Coppet, Irène Martin du Gard, Marie Rougier.

Comme ceux qui l'ont précédé, ce septième tome a été préparé grâce à l'aide du CNRS (GDR 53) et de l'Université de Grenoble III, à qui nous adressons nos remerciements.

Conformément aux principes posés, pour l'établissement du texte, en tête du tome I de cette *Correspondance générale*, nous nous sommes efforcés de respecter, dans la mesure du possible, l'orthographe de Roger Martin du Gard. Nous en avons conservé les anomalies, assez fréquentes, quand nous avons jugé qu'elles correspondaient à une intention délibérée (c'est notamment le cas pour la plupart des abréviations). Nous avons en revanche corrigé ce qui nous est apparu comme simple lapsus ou négligence sans intérêt. Nous avons adopté les mêmes règles pour ce qui est de la ponctuation.

Nous avons respecté les différentes signatures : Roger Martin du Gard, R.M.G., R. et nous avons suppléé, entre crochets, celle d'entre elles qui nous a paru la plus plausible au bas des quelques lettres non signées.

Dans l'annotation, nous avons toujours utilisé les lettres RMG pour désigner Roger Martin du Gard et, pour les ouvrages souvent cités, nous avons usé des abréviations suivantes :

O.C. Pléiade, I et II : Roger Martin du Gard, *Œuvres complètes*, Tomes I et II, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1955.

Cor. Gén. RMG, I, II, etc. : Roger Martin du Gard, *Correspondance générale*, Tomes I à VI, 1896-1936 (Introd. et notes : M. Rieuneau, J.-Cl. Airal, P. Bardel), Gallimard, 1980-1990.

Cor. Gide / RMG, I et II : André Gide-Roger Martin du Gard, *Correspondance*, Tomes I et II, 1913-1958 (Introd. : J. Delay), Gallimard, 1968.

Cor. Copeau / RMG, I et II : Jacques Copeau-Roger Martin du Gard, *Correspondance*, Tomes I et II, 1913-1949 (Introd. : J. Delay; notes : C. Sicard), Gallimard, 1972.

Cor. Dabit / RMG, I et II : Eugène Dabit-Roger Martin du Gard, *Correspondance*, Tomes I et II, 1927-1936 (Introd. et notes : P. Bardel), Éditions du CNRS, 1986.

Cor. Duhamel / RMG : A. Lafaye, *Témoins d'un temps troublé, Roger Martin du Gard – Georges Duhamel, Correspondance*, 1919-1958, Lettres Modernes, Minard, 1987.

B.N. Fonds RMG 1, 2, etc. : désigne les volumes du Fonds Roger Martin du Gard du Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

Nous proposons, à la fin du volume, deux index, pour les noms de personnes et pour les titres, ainsi qu'une table des destinataires.

Correspondance

1937-1939

À BÉATRICE APPIA

Rome, 1^{er} janvier 1937 ¹

Chère amie,

J'ai fait deux lectures du manuscrit d'*Étrangères*. Avec quelle émotion, vous le devinez. Devant certaines de ces pages qui sont, pour moi, parmi les plus belles que Dabit ait écrites, c'est le désespoir qui m'étreint, le désespoir de cette mort accidentelle, lorsqu'il avait une si grande œuvre à finir... C'est à peine un roman. Peut-être a-t-il cru, en donnant à ce récit la forme d'un journal, adopter un mode de fiction, écrire le journal d'un personnage. Mais, en réalité, c'est son propre journal; ou, du moins, c'est, sur le canevas fictif d'événements transposés, le ton, les sentiments, l'expression même de son être le plus intime. Tout est d'une criante ressemblance, et la perspicacité de cette auto-introspection va souvent très avant. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai quelque chose là-dessus, n'est-ce pas?

C'est ce qui fait que, pour moi, ce livre lent, lourd, au départ difficile, au contour incertain, ce livre inachevé et comme tronqué, est cependant, de toute l'œuvre laissée par Dabit, *celui qui me touche le plus. De beaucoup!*

Mais je me demande ce que sera la réaction du public, du lecteur. Dans quelle mesure l'immense intérêt de ces pages touffues peut-il être sensible à d'autres qu'à des amis de Dabit, ou à des écrivains? Je ne parviens pas à répondre à ce point

d'interrogation. Je suis certain que, publiées dans une revue comme la *N.R.F.* ou comme *Europe*, ces pages vibrantes (ce cœur mis à nu), éveilleraient un intérêt passionné; et que cette publication aurait le plus sûr retentissement. Pour tous ceux qui ont connu Dabit, pour tous ceux aussi qui cherchent dans une œuvre la vérité humaine d'une sensibilité, ces pages-là sont *de première importance*. Mais le public?... Mais le lecteur qui achète? Qui veut qu'on lui donne un récit complet, une aventure achevée, et qu'on ne le laisse pas à moitié route? Voilà sans doute les objections que vous feront les éditeurs.

En tout cas, je crois qu'il faudrait publier ça en revue avant de le donner en volume. Le bruit qui se fera autour de ces pages, lorsqu'elles paraîtront en revue, pourra décider l'éditeur à faire les frais d'une impression et d'un lancement. Car, à première vue, je crains que les « lecteurs professionnels » d'une maison d'édition retiennent surtout les défauts de l'œuvre, sa lenteur, ses redites, ce piétinement sur place, — défauts qui sont plus accusés encore du fait que ce long piétinement n'est pas un prologue d'une longue œuvre, mais que le manuscrit se termine brusquement au moment où allait cesser ce piétinement préparatoire.

Tenez-moi au courant de ce que vous diront les autres amis consultés. Je suis de tout cœur avec vous,

Roger Martin du Gard

Poste restante – Rome – jusqu'au 10 ou 15 janvier.

2 janvier

Simple suggestions pour la publication des notes relatives à la composition d'*Étrangères*.

Pour moi la *note manuscrite A* du 28 mars 36 est bien mystérieuse. Êtes-vous sûre de sa date? Si elle n'était pas datée, je n'hésiterais pas à y voir, au contraire d'un projet de remaniement, une toute première idée de plan, antérieure à ce qui est écrit. Mais la date si récente rend la chose incompréhensible. Il faudrait, selon vous, supposer que Dabit aurait *renoncé* à ces premières deux cents pages si fouillées, si poussées déjà, pour refaire une première partie *située à Prague*, avec la rencontre de Sari à Prague? Je n'arrive pas à le croire !²

Cette note est si déroutante que, à votre place, je ne voudrais pas la laisser en tête d'une publication d'*Étrangères*. Je la donnerais peut-être – si je la donnais – en note, à la fin, comme un document assez obscur d'intention.

Quant à l'*Introduction* (B) datée de Ciudadela (juillet 35), elle pourrait en revanche figurer en tête de la publication après un avertissement de l'éditeur qui expliquerait ce qu'est ce livre inachevé.

Mais, *pour moi*, la question des noms propres ne se pose même pas, car je supprimerais sans hésitation le passage en question, qui n'a aucun intérêt pour le public, et qui, publié, semblerait vouloir donner indiscrètement les clefs de ce livre. J'insiste sur ce point, c'est une conviction profonde. Voici comment, si j'étais à votre place, je modifierais le texte.

Pages 3 et 4.

fin de la p. 3 :

Le livre comprendra deux parties :

À Carpiagne (supprimer la phrase qui identifie Carpiagne à Cassis. *Ça ne regarde personne* et c'est aider à des indiscretions.)

À Paris.

« Le récit s'étend sur une période d'environ dix mois : commence vers le 15 juin pour se terminer en avril. »

Supprimer les 2 dernières phrases de la page. Supprimer tout le début de la page 4. Absolument inutile.

Et continuer par :

« Un plan? Je l'ai tout entier dans la tête, etc. etc. ³ »

Dans le cas où vous renoncerez à publier la *note manuscrite A* (qui, à tout prendre, ne peut que dérouter le public) je verrais assez bien, à la suite de l'*Introduction B*, que vous ajoutiez quelque chose comme ceci :

« Dans une note écrite par Eugène Dabit le 28 mars 36, on trouve encore ceci :

« Je ne puis faire un plan détaillé, précis. Mes intentions sont troubles », etc. etc. jusqu'à « me livrer à cette passion par désespoir ». (Ceci afin de pouvoir *publier* ces quelques

lignes de la note A, les seules qui aient vraiment de l'importance).

Simple*s suggestions!*

R.M.G.

À GEORGES DUHAMEL

Rome, 4 janvier 1937

Cher bon ami, quelles précautions tu prends pour me faire part de tes réserves !¹ Est-ce pour me donner une leçon?? Tu sais bien qu'il n'est pas dans ma nature de la suivre... D'ailleurs, tes précautions sont bien inutiles. J'ai beaucoup plus de goût pour les critiques que pour les éloges. (Je me sens encore étonnamment jeune, à ceci : que j'ai, autant qu'à 20 ans, le désir de « faire mieux », et l'illusion qu'un temps illimité s'étend encore devant moi pour le perfectionnement! (J'aurais été par nature disposé à croire à la réincarnation ; et je comprends quelle quiétude, quel entrain vers le mieux, sont l'apanage de ceux qui ont la veine d'être persuadés qu'ils renaîtront en quelque type supérieur à celui qu'ils sont...))

Je ne discuterai pas tes vues. Elles ne me convainquent pas par le biais que tu leur donnes (excuse ce charabia, j'écris au Forum, au soleil, romantiquement campé sur un tronçon de colonne). Je veux dire : Tu as sans doute raison, mais pas en disant : « Le roman doit être ceci... cela... » Si j'avais réussi, avec quelque génie, l'amalgame « histoire et psychologie », toutes tes distinctions d'école ne vaudraient rien ; et c'est moi qui aurais raison!

(Comme toujours, d'ailleurs, ce que tu me reproches est exactement ce dont d'autres – et de bonne classe, un Zweig, un R. Rolland, un Curtius – me louent avec chaleur². Allez donc vous y reconnaître!..)

Je me repose délicieusement dans ce pays sans fièvre. L'ignorance dans laquelle on nous tient de tout ce qui se passe, ressemble pour moi à une cure de désintoxication, à un régime de maison de repos. « Non, non », dit le docteur, « pas de journaux, pas de lectures, ne pensez à rien, reposez-vous l'esprit, faites votre travail en paix. » J'étoufferais sans

doute, à la longue, mais pour l'instant je m'en trouve fort bien!

À tous deux, fidèlement,

R.M.G.

AU COLONEL ÉMILE MAYER

De Rome ce 4 janvier 1937

Très soulagé, monsieur, d'être délivré d'une collaboration tracassière, à laquelle je dois certes plus de palpitations, de scrupules et d'insomnies, que de gratitude ¹. Au lieu de vous acharner après les « l » euphoniques que j'insinuais entre *si* et *on*, vous auriez mieux fait d'éplucher un peu le texte, et par ex., de ne pas laisser *Abenteuer* (aventure) pour *Abenteurer* (aventurier)! Et « tutti quanti » comme nous disons!

Je vous salue, par courtoisie

R.M.G.

AU COLONEL ÉMILE MAYER

Rome, 4 janvier 1937

Du même au même,

Oui, cher monsieur et ami, vous êtes bien coupable et votre crédit est sérieusement ébranlé. Le moins que vous puissiez faire pour réparer le mal, serait de noter, à mesure qu'elles vous sont signalées, les fautes, anachronismes et erreurs. Pour l'édition posthume! Puis-je y compter?

Et ceci vous vaudra de moi une reconnaissance inentamée.

Je vous embrasse, s'il reste encore un brin de gui à votre lustre!

R.M.G.

Rome! Quelle admirable leçon que cette superposition de civilisations colossales!

À FÉLIX BERTAUX

Rome, 9 janvier 1937

De Rome, cher ami, où votre belle et bonne lettre m'a apporté une bien grande joie, que gâte seulement la pensée de vos misères d'yeux, et des tribulations que vous avez subies ¹. J'ignorais tout de ces épreuves, et je me reproche mon long silence. Puisse cette année être meilleure pour vous, je le souhaite de toute mon amitié fidèle. Nous avons besoin que des hommes comme vous jouissent de leur intacte vitalité et que rien ne vienne entraver leur salutaire influence!

Je vous serre les mains, bien affectueusement,

Roger Martin du Gard

À JEAN BLANZAT

Rome. 10 janvier 1937

Oui, tout ça c'est très bien, Blanzat, très bien, très gentil ¹. Mais maladroit; — pour ne pas dire dangereux. Rendez-vous à mes conseils. J'ai quelque expérience de l'amitié. Comprenez que si Méphisto avait fait le pari de me faire perdre mes habitudes de sincérité, de simplicité, il ne s'y prendrait pas autrement que vous! Il me tendrait, le plus sympathiquement du monde, un miroir truqué, où je verrais une image de moi diaboliquement embellie; et comment pourrais-je ensuite continuer à être moi-même vis-à-vis de lui? Comment pourrais-je ne pas céder à la tentation de jouer un rôle et de prendre une attitude conforme au portrait du miroir? Vous risquez de faire de moi un cabotin semi-involontaire, et de détériorer ce qui justement vous a plu au premier abord. Hâtons-nous d'interrompre ce jeu. Accordons une fois pour toutes que nous sommes l'un et l'autre, l'un aux yeux de

l'autre, des types épatants et spécialement mis sur terre pour relever un peu la moyenne. Et puis n'y pensons plus, n'en parlons plus, et soyons ensemble comme de vieux amis auxquels il ne peut venir à l'idée de prendre vis-à-vis l'un de l'autre des précautions de coquetterie, non plus que de se faire des protestations de sympathie. Grâce au ciel l'amitié n'a rien de commun avec l'amour; c'est même tout le contraire: une alliance, et non un combat; une alliance où le naturel, le laisser-aller, sont possibles et sont nécessaires. On arrive même très vite à se persuader qu'un ami vous aime pour vos défauts plus encore que pour vos qualités. Et c'est ce qui rend l'amitié incomparablement confortable! – Amen!

Je n'ai rien à vous dire de plus aujourd'hui sur la question Dabit. J'ai une flemme intense. Je n'arrive ni à lire ni à penser. Je me laisse flotter.

Biche m'a cependant fait lire le manuscrit de l'*Étrangère*². C'est d'une intimité, d'une indiscretion, indépassables. (Après tout, ça ne me regarde pas, et je m'en fiche.) C'est à peine un roman; c'est un journal personnel, et je doute fort que les « carnets » soient plus révélateurs, qu'ils exhibent un Dabit plus nu... À ce titre, c'est un document passionnant. Pour nous, en tout cas. L'ensemble n'est pas construit; c'est le Dabit incontinent et verbeux, plein de complaisances et de redites et de retours, incroyablement intéressé par lui-même et par ses moindres fluctuations. Mais nombre de pages sont d'une saisissante beauté; et, tant que je ne connais pas les « Carnets », je pense que ces pages inachevées sont, malgré tous leurs défauts irritants, ce que Dabit a écrit de plus pénétrant, de plus particulier, de plus attachant aussi. J'aimerais connaître votre jugement. S'il doit rester quelque chose de Dabit dans cinquante ans, ce dont je ne suis pas certain du tout – mais qu'en peut-on savoir? – il n'est pas impossible que ce soit justement quelques-unes de ces pages-là.

J'espère que vous avez refait « ami » avec Biche³. Il le faut; pour elle, pour nous tous, et pour Dabit. Elle est à la merci d'une influence inattendue, imprévisible, néfaste peut-être. N'y aurait-il que cette raison de l'entourer, c'en serait une.

Je vous écris, cette fois, non du Forum, mais du pire fond des bas-fonds de Rome: d'un bar assez louche du Transtevere,

où l'on boit un vin rouge mousseux comme du sang de taureau.

Je vous serre les mains.

R.M.G.

À GEORGES DUHAMEL

Rome. 10 janvier 1937¹

Je suis embêté de te savoir malade, mon bon vieux, et insomniaux, et préoccupé². Je me rappelle heureusement avoir entendu dire à Blanche que tu t'inquiétais toujours assez facilement devant la maladie. Je te comprends, du reste; je suis pire que toi sous ce rapport. Mais, quand même, cette pensée m'empêche de m'inquiéter avec toi, sinon de compatir et de souhaiter de tout cœur la fin de tes misères! Je suis attendri par l'insistance que tu mets à me répéter que mes livres sont bons, malgré leurs vices rédhibitoires; bons par l'intention, tout au moins! Je reçois des lettres de jeunes inconnus, que cette résurrection de l'atmosphère 1914 semble surprendre et bouleverser³. C'est ma meilleure récompense : penser que je puis, dans ma mesure, avec mes contes, servir un peu la paix... Par ailleurs, je pense peu à ces livres. Je me laisse flotter, je vis dans la rue, je ne me lasse pas de ce contact fraternel, je ne me sens nullement dépaysé. À vous deux bien chaleureusement.

R.M.G.

À RENÉ LALOU

Poste restante
encore une huitaine
11 janvier 1937

Toujours de Rome, cher ami, – d'où je ne me décide pas à repartir.

Continuons donc notre conversation ¹. Je réponds brièvement à votre lettre, mais mieux vaut être bref que de remettre à Dieu sait quand une longue réponse.

I – Vos suppositions à propos de *L'Appareillage* ne sont pas justes ². *L'Appareillage* c'était, en gros, la période (que justement j'ai sautée) entre *La Mort du Père* (en fin de 1913) et la menace de guerre (juillet 1914). Ce semestre était, pour mes personnages un court moment d'essor, que la guerre devait briser net. *L'Été 14* n'est donc pas un changement de dessein, ni une orientation différente. La guerre a toujours dû, pour moi, couper court à « l'appareillage » de mes bonshommes. La guerre a toujours dû tenir une place énorme dans *Les Thibault* (énorme par son importance d'événement).

Mais il y a des secrets que vous ignorez encore et que je vais confesser. Initialement (en cette année 1920 où j'ai composé mon plan des *Thibault*) les *Thibault* actuels ne devaient représenter que... le tiers de l'œuvre! (Gardez ça pour vous, car je sens trop le ridicule de ma mégalomanie!) Jacques devait disparaître dans la tourmente de la guerre. Antoine devait épouser Jenny; et 7 ou 8 volumes devaient être consacrés au ménage *Antoine-Jenny*, et à l'éducation d'un fils de Jacques, Jean-Paul. (J'ai encore toutes les notes de cette folle entreprise...) Cela devait constituer le 2^e tiers des *Thibault*. Et le 3^e tiers racontait la mort d'Antoine (vers 1940), le veuvage de Jenny et surtout la vie du jeune Jean-Paul, qui concentrait en lui (fils de Jacques et de Jenny) toutes ces hérédités contradictoires Thibault-Fontanin. Je vous explique cela sommairement, mais tout ça était plus ou moins prêt dans ma tête et dans mes notes, avec de multiples épisodes.

J'ai heureusement compris à temps que l'homme étant mortel, R.M. du Gard n'était pas immortel, et qu'il ne fallait pas se lancer dans une œuvre pour laquelle il eût fallu 2 ou 3 vies de romancier. Cette renonciation s'est faite en même temps que celle de *L'Appareillage*. (D'où, pour moi, quelques années de perturbation profonde.) J'ai alors décidé de faire mourir Antoine au cours de la guerre. Mon *Épilogue* vous montrera comment, et quelle évolution cette mort consciente et lente (Antoine a été gazé) provoque chez Antoine. On y verra aussi le mariage blanc d'Antoine et de Jenny pour reconnaître le fils que Jenny a eu de Jacques ³. Et l'œuvre se terminera sur cet enfant, qui portera en lui la possibilité des réalisations que ni Antoine, ni Jacques n'ont pu donner.

Mais, pour le coup, tout ceci ne regarde personne, et je vous prie de considérer ces détails comme « confidentiels ».

II – Bien sûr que toute mon œuvre « sonne comme une œuvre de gauche »! Toutes mes sympathies personnelles vont vers la gauche! Je ne comprends même pas votre question ⁴. Si impartial que je m'efforce d'être, il ne me semble pas qu'un doute puisse subsister là-dessus dans l'esprit des lecteurs...

Toujours à votre disposition, indiscret investigateur. Et bien amicalement vôtre.

R.M.G.

À MAURICE MARTIN DU GARD

11 janvier 1937

De Rome, où « elles ¹ » sont, chaque dimanche, à tous les kiosques.

Vous êtes bien vengé! « Elles » sont, ou bien peu s'en faut, devenues illisibles!

Amitiés,

R.M.G.

À FLORENT MARGARITIS

Rome, 17 janvier 1937

Toujours à Rome. Où je me terre, dans une petite vie de vagabond. Isolement délicieux, dont j'avais grand besoin. Je suis vidé, incapable de reprendre le moindre travail avant quelque temps.

Vous m'aurez excusé, j'espère, Gilles et toi, de ne pas vous avoir envoyé mes bouquins, qui sont quai d'Orléans ¹. (Galimard me compte chaque envoi 45 balles, et ma foi...) D'ailleurs je n'y pense presque plus; je ne reçois aucun article, je suis coupé de tout, c'est merveilleux.

Je t'embrasse

R.

À RENÉ LALOU

Rome, 19 janvier 1937

Oui, soufflons un peu, cher ami. *Et ceci n'appelle aucune réponse.*

Simplement, je resonge à votre bien étrange question « Est-il de gauche? » – Notez que ça me flatte au point le plus sensible, car j'ai toute ma vie fait d'obstinés efforts vers la plus impartiale objectivité; et je ne suis pas de ceux qui minimisent l'adversaire pour en avoir mieux raison; au contraire, j'ai tendance à surestimer ceux contre lesquels je m'oppose; et je m'en laisse même volontiers imposer par la valeur de beaucoup de gens « de droite », la force de certains de leurs arguments, leur sincérité, leur générosité souvent, l'élévation de leur conviction, etc.

Mais, tout de même, la question me surprend. Quoi que je fasse pour demeurer, en tant qu'auteur, hors des débats que j'imagine, mes inclinations secrètes, me semble-t-il, se voyent de reste! Et puis, cela se sait, cela se dit, mes amitiés me trahissent. D'où diable a pu vous venir cette incertitude?

Tenez: faites-moi ce petit plaisir. Cherchez dans *Barois* l'épisode intitulé « Le Semeur » et reportez-vous un instant à la fin de cette séance où le groupe des fondateurs du *Semeur* a discuté le projet de créer un organe nouveau. Lisez seulement l'improvisation naïve, enflammée, prophétique, de Jean Barois, à l'issue de cette réunion (sur le thème de la citation de Lamennais ¹). Et puis songez à ceci: que j'écrivais ça *en*

ROGER MARTIN DU GARD

Correspondance générale VII

1937-1939

1937 : la guerre fait rage en Espagne, elle éclate en Chine. 1938 : elle manque embraser l'Europe ; en mars c'est l'Anschluss, en septembre Munich. 1939 : les Allemands occupent Prague, envahissent la Pologne ; la Seconde Guerre mondiale commence.

Témoin angoissé de ces événements, Roger Martin du Gard se scandalise de voir les nations démocratiques se résigner peu à peu à la guerre pour régler les problèmes internationaux. À mesure que le danger grandit, son pacifisme devient plus inconditionnel. «*Tout plutôt que la guerre*», répète-t-il. En 1938, il est résolument munichois, et, au début de 1939, las de ce monde absurde «*où des fous conduisent les aveugles*», il tente de s'en évader en quittant l'Europe pour un long séjour aux Antilles. Il en revient en décembre, amer, affligé, mais convaincu enfin qu'il faut se battre et vaincre.

Le malheur du temps ne détourne pas l'écrivain de sa tâche. Si le bénédictin des Lettres semble avoir pris quelque distance à l'égard de son œuvre, il n'en rédige pas moins l'*Épilogue* destiné à couronner ses *Thibault*, auxquels le prix Nobel vient apporter, en 1937, une éclatante consécration. Il ne renonce pas non plus à un art de vivre inspiré de Montaigne, son maître de toujours : il découvre Rome, ses beautés, ses plaisirs, participe, avec une ironie amusée, aux festivités de Stockholm, voyage deux mois durant en Europe, cultive l'amitié dans son Tertre retrouvé ou à Pontigny sous la charmillie, se plaît enfin à admirer la splendeur de la nature tropicale et la grâce des êtres qui la peuplent.

Au cours de ces années tourmentées, R.M.G. a su maintenir son équilibre et rester fidèle à lui-même.



9 782070 726608



92-IX

A 72660

ISBN 2-07-072660-6

250 FF tc